

54/09/07

La Tribune de Genève

*Le second entretien privé

En présence d'un public forcément restreint, perdu dans l'immensité de la salle du Conseil Général, l'aréopage des intellectuels des deux mondes siégeait, lundi, en séance privée. M. Henri de Ziegler présidait. En dépit des vœux qu'il forma, de donner à l'entretien une tournure plus libre, plus animée, le débat garda jusqu'au bout le style académique qui semble devoir être celui de ces IXes Rencontres, et les tentatives d'« aération » de Mlle Hersch et du R. P. Maydieu restèrent sans effet. Tout retomba bien vite dans la grisaille dialectique.

* Les interventions avaient trait à l'exposé de M. Buarque de Holanda, et ce fut M. McKeon qui ouvrit le feu — si l'on peut dire. A propos du Brésil, le professeur américain posa une question d'ordre philosophique. L'Amérique du Nord et l'Amérique du Sud sont toutes deux nourries de positivisme. Les hommes politiques ne sont certes pas des philosophes, mais au sud, leurs idées sont philosophiques et, par conséquent, leur conception de la liberté n'est pas la même qu'au nord. Dans ces conditions, quelle base de compréhension choisira-t-on ?

M. Buarque de Holanda répond que la philosophie de Comte reste la même partout, malgré les différences nationales, à quoi M. McKeon fait observer que le positivisme fut un outil de révolution au Brésil, alors qu'aux Etats-Unis, cette philosophie fut postérieure aux mouvements d'indépendance. M. Buarque de Holanda précise pourtant que le positivisme coïncide avec l'avènement de la République en 1889, mais M. McKeon maintient que les idées étaient déjà différentes alors que les institutions des deux pays étaient sensiblement les mêmes. Il subsiste donc deux notions différentes de liberté, l'une basée sur la philosophie de Comte et l'autre sur des philosophies plus récentes. M. Buarque de Holanda souligne que l'ascension des masses date de 1930 au Brésil ; or, les idées politiques d'aujourd'hui ne sont pas celles d'autrefois, bien que les institutions n'aient pas changé. M. McKeon rappelle les précédents grecs et romains : Isocrate et Cicéron étaient opposés aux régimes de leur temps... M. Buarque de Holanda estime qu'on peut difficilement rapprocher ces deux faits historiques, et évoque la diversité des partis...

M. Matic intervient pour dire qu'il est difficile de définir la spécificité d'un pays. Une doctrine change avec la nation sur laquelle elle se greffe. La doctrine marxiste, par exemple, compte aujourd'hui de nombreuses variantes. Le positivisme brésilien n'est donc pas le même qu'en France. Quant à la diversité américaine, il conviendrait d'y trouver un principe essentiel d'unité. En effet, comment la diversité des conceptions qu'on se fait en Amérique de la liberté pourrait-elle empêcher les Américains de se comprendre ?

M. McKeon pense que les problèmes sont moins complexes qu'ils n'en ont l'air. D'accord avec M. de Holanda, il croit la compréhension possible grâce à une acceptation préalable de cette diversité.

Nous entendons ensuite M. Schneider, chef de la division de coopération culturelle de l'Unesco. Si la diversité n'existait pas, dit-il en substance, il faudrait l'inventer ! Il demande encore si les liens du Brésil sont plus forts avec le Portugal que ceux des autres pays sud-américains avec l'Espagne.

Avant qu'il soit répondu à cette question, le R. P. Maydieu, qui connaît bien les Etats-Unis, nous fait part de certaines de ses inquiétudes. Ce qu'il regrette dans la politique américaine, c'est beaucoup moins la fièvre du maccarthysme que l'affaire Oppenheimer, résultant d'une attitude de beaucoup plus dangereuse. Il évoqua encore le drame de la C. E. D., qu'il considère comme un moyen utilisé par les Etats-Unis à des fins militaires... le R. P. Maydieu n'hésita pas à parler dans le même sens à propos du Guatemala et de l'affaire Vargas et posa la question à M. Buarque de Holanda : Y a-t-il eu intervention des Etats-Unis au Brésil ?

Buarque de Holanda affirme que l'américanisme est récent au Brésil. Il date de 1930 et provoqua, dès lors, certains mouvements anti-panaméricains...

Le maccarthysme est en butte à une forte opposition aux Etats-Unis, confirme M. McKeon. En d'autres termes, on n'aime pas McCarthy, mais on respecte le sénateur. D'autre part, est-il possible de séparer le savant atomique de la personne d'Oppenheimer au moment où celui-ci a fait fi des règlements de sécurité ?

M. Magnus Morner demande la raison de l'isolement du Brésil dans le domaine culturel et M. Buarque de Holanda invoque la coupure des relations pendant la guerre, coupure qui était moins sensible entre pays américains, d'où l'influence panaméricaine sur la culture du Brésil. Mais quelles sont les relations culturelles avec le Vieux-Monde ? demande M. Morner. M. de Holanda répond que la plus forte empreinte est anglo-saxonne, mais que la France jouit toujours d'un grand prestige.

M. Diaz Casanueva pense que les relations entre l'Europe et les Etats-Unis déterminent psychologiquement les relations entre l'Europe et l'Amérique du Sud. On observe actuellement, dans les républiques latines, un mouvement généralisé en faveur de la libération de l'homme et de son bien-être matériel. Les efforts intellectuels sont orientés vers la science. D'ailleurs, il se manifeste dans les pays du Sud une certaine

déception quant à l'apport européen. « Nos propres élites — les Européens — nous ont déçus ».

Mlle Jeanne Hersch estime qu'il est peut-être moins utile d'énumérer les différentes conceptions de l'Amérique du Nord et de l'Amérique du Sud que de considérer la minceur de la couche de ceux qui, au Sud, pourraient avoir des idées ! Par conséquent, rien de plus normal que les influences soient plus fortes dans les pays où les couches intellectuelles sont minces ! M. Buarque de Holanda rétorque que la participation des masses populaires aux affaires politiques est de plus en plus active au Brésil et que cette « minceur » est toute relative.

M. Kochnitzky nous rappelle ensuite la diversité ethnologique du Brésil, le fait que ce pays a été « découvert » par ses voisins, les influences mélaniques, africaines, l'apport sémitique, circonstances de croissance qui devraient éloigner le mythe du « bon sauvage »...

M. José Etcheverria met en garde ses collègues contre la tendance européenne de considérer du même point de vue les deux Amériques : si le nord est plus dynamique, plus audacieux, le Sud, lui, est affligé d'une sorte de complexe d'infériorité, voire d'infantilisme. Il s'agit de la confrontation de deux colonisations. Au sud, les colons étaient surtout des évangélisateurs, qui apportèrent la culture chrétienne sans pourtant oublier de faire fortune... et de repartir. Longtemps ce sentiment de patrie provisoire a subsisté dans la psychologie des Sud-Américains pour qui l'Europe est toujours restée en quelque sorte une métropole. Il en est résulté une espèce de passivité devant cette culture qui leur vient de l'extérieur et qui n'est pas leur chose. Dans le même ordre d'idées, on pourrait dire qu'ils se sentent tout aussi étrangers devant le droit, d'où cette même passivité à l'égard de toutes les dictatures... Leur faiblesse, en somme, est de considérer l'Européen comme l'« adulte » !

P. Th.

Chronique Locale
La Tribune de Genève
7.9.54